

DORON SEBBAG

Doron Sebbag est le propriétaire et le dirigeant d'une société de travail intérimaire israélienne, ORS. Il vit à Tel-Aviv.

Doron Sebbag est un homme qui ne fait pas dans la demi-mesure. Cet Israélien, fils d'un émigré marocain, a monté en 1980 à Tel-Aviv une société d'intérim qui emploie aujourd'hui, selon ses dires, 10 000 personnes. En affaires, son parcours est donc réussi. En art, il est tout aussi complet. Au printemps 2008 le musée de Tel-Aviv dévoilait une sélection de sa collection d'art contemporain : un ensemble essentiellement tourné vers la création internationale. Le businessman, qui a une formation d'ingénieur, a étudié l'art et longuement réfléchi à ce que signifie collectionner avant d'en faire son « deuxième métier ». Rien ne le prédisposait à développer une telle passion. Il est né dans un kibboutz et il entre pour la première fois en contact avec l'art dans les réfectoires du village communautaire, ornés de reproductions d'œuvres classiques. Plus tard, lorsque son père devient maire de Dimona – une cité fondée dans les années soixante en plein désert du Néguev – , il lui arrive de rencontrer des artistes locaux défendus par ce dernier. Il poursuit ses études, puis s'implique énormément dans son travail. L'art ne fait donc pas partie de ses préoccupations jusqu'au jour où... on lui demande de sponsoriser un lieu d'art. C'est peut-être à ce moment-là que lui est revenue en mémoire la visite d'une exposition en 1974 à Paris. « Une exposition de tableaux issus de la collection du fondateur de la société Suchard. Il avait acheté de l'art impressionniste alors que celui-ci était encore sous-évalué. Cela m'a frappé. Je me suis dit : "Je voudrais être comme ce monsieur Suchard." » L'image s'est inscrite dans son esprit comme un fantasme. Doron Sebbag achète d'abord l'art de son pays puis, en 1992, s'ouvre à la production mondiale en assistant à des ventes aux enchères et en visitant des foires. À Bâle, il repère sur le stand du marchand suisse Ernst Beyeler une œuvre de Francesco Clemente, artiste italien qui vit aux États-Unis. Rendez-vous est pris le lendemain matin à sept heures dans sa galerie. « Il m'a conseillé d'acheter une toile de Francis Bacon à 300 000 dollars. Je ne l'ai pas écouté. J'ai fait l'acquisition d'une toile et d'une aquarelle de Clemente que j'ai revendues plus tard. J'ai perdu beaucoup d'argent. Sur le coup, j'ai voulu obéir à ce que je ressentais. Aujourd'hui, je n'achèterai plus Clemente », observe le collectionneur, qui sourit en pensant à la valeur impressionnante prise depuis par les peintures de Bacon.



© Robt Cairns

Pour bien acheter, il faut comprendre ce qu'on regarde. Une critique d'art lui parle de Marcel Duchamp. Il ne connaît pas. « J'ai pris conscience qu'il me fallait apprendre beaucoup de choses. Je me suis inscrit à l'université de Tel-Aviv. Entre 1991 et 1999, j'y étais tous les après-midi. J'ai écrit une thèse sur Degas et le passage de l'art du XIX^e au XX^e siècle. Il est d'ailleurs intéressant de constater la pertinence de la collection personnelle du peintre. Degas a lui-même acheté Van Gogh, Gauguin, Cézanne. Il avait compris comment apprécier les artistes... et évidemment, toutes ses acquisitions étaient bon marché, souligne l'amateur d'art obsédé par l'idée de constituer une collection d'avant-garde. » Ce travail a évidemment eu une influence sur moi. Mon but est de découvrir les artistes précurseurs. Aujourd'hui, avec beaucoup d'argent, tout le monde peut posséder des Picasso. Mais ça n'est pas excitant intellectuellement. » Sa première analyse de la création actuelle le poussant vers la photographie contemporaine, tout simplement parce que « la photo est partout ». Observez l'omniprésence de l'Américain Nan Goldin, de l'Allemand Andreas Gursky. » En 2000, nouvelle étape : il fait l'acquisition d'une œuvre du Japonais Takashi Murakami pour 500 000 dollars. « C'était intéressant, cette fusion d'un principe à la Warhol et de mangas. » Il confesse cependant : « Je n'ai pas pu résister. Je l'ai revendue pour 1 million de dollars. Je dois dire que dans ma perspective actuelle, Murakami représente une sorte de peintre classique. Ce qui m'intéresse d'avantage, c'est le "bleu en herbe". J'ai acheté une œuvre de Jeff Koons il y a déjà cinq ans, mais je ne l'ai toujours pas reçue. Jeff Koons, c'est un bon investissement. » Ce qui fait l'originalité de ce collectionneur, c'est le tiraillement permanent entre des exigences fortes liées à la nécessité de découvrir de nouveaux talents – l'homme éprouve le besoin de prendre de l'avance sur son époque – et un goût de la plus-value, qui le rapproche de nombreux intervenants sur le marché de l'art contemporain. La question « manipulé ou pas ? », se le pose souvent à propos de la valeur d'un artiste. Il pratique la remise en question permanente. « Aujourd'hui, le marché est devenu superficiel. Je le sais. L'argent est désormais le mètre-étalon. On ne voit plus rien d'autre que le prix de l'œuvre : dépasse-t-elle 20 millions de dollars ou pas ? Cependant, je ne peux pas m'en abstraire. Ça fait vingt ans que je baigne dedans. » Doron Sebbag ne cherche pas à aller à contre-courant du marché et de ses

« Aujourd'hui, le marché est devenu superficiel. Je le sais. L'argent est désormais le mètre-étalon. On ne voit plus rien d'autre que le prix de l'œuvre : dépasse-t-elle 20 millions de dollars ou pas ? Cependant, je ne peux pas m'en abstraire. Ça fait vingt ans que je baigne dedans. »

engouements. Il dit par exemple à propos de l'Anglais Damien Hirst, connu pour son sens des affaires et de l'autopromotion : « J'ai mis un certain temps à comprendre qu'il prenait la vie et qu'il en faisait de l'art. Ses travaux sur la vie et la mort, je ne connais rien de mieux, si ce n'est les œuvres de Jeff Koons. » Mais cette surenchère laisse le collectionneur frustré : « Le marché de l'art est devenu un Colisée des géants. Je ne peux plus acheter ce que je veux. »

Dans sa collection, il y a aussi le peintre figuratif Marlene Dumas. Sur une de ses aquarelles, une femme esquisse une caresse intime : « Cela représente une situation embarrassante, mais pour moi, c'est l'Olympia de notre époque. » L'exposition que Doron Sebbag présentait au musée de Tel-Aviv s'ouvrait sur une cage imaginée par l'artiste d'origine palestinienne Mona Hatoum. « Quand on habite ce pays, on ne peut pas éluder la question politique. Mona Hatoum parle de liberté. Gaza était un camp de réfugiés qui est devenu une prison. » Il cite encore une immense photo de Jérusalem vue du mont des Oliviers par le cinéaste Wim Wenders : le collectionneur s'amuse du fait que l'artiste ait non seulement cadré les murailles historiques et le célèbre dôme doré, symboles bibliques, mais aussi, au premier plan, des débris dans une sorte de décharge publique. Il parle de l'artiste allemand très en vogue Jonathan Meese, né en 1970, dont il possède un bronze représentant Napoléon. « Je l'ai rencontré à Berlin. Il fait partie de la troisième génération d'artistes après l'Holocauste. Il a le courage de faire face à cette histoire. Napoléon est le symbole du plus grand conquérant qui ait jamais existé. »

En Israël, Doron Sebbag est un personnage public mais il n'hésite pas à dévoiler à travers sa collection ses questionnements intimes. « La réaction des gens ? Oui, ça peut choquer. Mais c'est la vie. De Nan Goldin à Marlene Dumas, les artistes actuels flirtent avec les limites de l'acceptable, et c'est ça qui est intéressant. » ■

2008

Doron Sebbag is the owner and director of ORS, an Israeli temporary work agency. He lives in Tel Aviv.

Doron Sebbag is a man who doesn't do things by halves. The Israeli businessman, son of Moroccan immigrants, set up a temp agency in 1980 in Tel Aviv, with specialties ranging from medicine to kibbutz personnel, that today employs 10,000 people. So his professional career is an unequalled success. His career as an art collector is equally so. In the spring of 2008, the Museum of Tel Aviv showed a selection of works from his collection of contemporary art, works that are, for the most part, turned towards the international art scene. To get where he is today, the businessman, who trained as an engineer, studied art, and thought a lot about the concept of collecting, before he made it his "second profession". Nothing predisposed him to such a passion. He was born and raised on a kibbutz, and his first contact with art was through the reproductions of classical works that decorated the communal dining room. Later on, when his father was mayor of Dimona—a town founded in the 1960s in the middle of the Negev Desert—he sometimes met the local artists that his father supported. Then came his studies, then he was "married to his job"... Art wasn't really a preoccupation of his until the day... he was invited to sponsor an art center. It was perhaps then that he remembered a visit he had made to an exhibition in Paris in 1974: "It was an exhibition of paintings from the collection of the founder of the Suchard Company. He had bought Impressionist art when it was still under-valued. I was struck by it. I said to myself that I'd like to be like this Mr. Suchard." The image stayed in his mind as a fantasy.

In the beginning, he bought art in his own country, and then in 1992 he started opening up to the international scene, going to auctions and visiting fairs. In Basel, on the stand of the Swiss dealer Ernst Beyeler, he spotted a work by Francesco Clemente, an Italian artist living in the United States. An appointment was made for 7 o'clock the following morning at the gallery: "He advised me to buy a painting by Francis Bacon at \$300,000. I didn't listen to him. I bought a canvas and a watercolor by Clemente, which I later sold. I lost a lot of money. I wanted to follow my own instincts. Today I wouldn't buy Clemente," observes the collector, smiling at the thought of the considerable value that Bacon's paintings have since accrued.

For in order to buy well, it's important to know what you're looking at. An art critic spoke to him of Marcel Duchamp. He'd never heard

1. Un nu peint par Manet qui avait fait scandale en 1863.

"Today the market has become superficial. I know that. Money is the yard-stick. People don't see beyond whether a work costs \$20 millions or not. But I can't get away from that. For the last 20 years I've been dealing with that."

of him. "I realized I had a lot to learn. I enrolled at the University of Tel Aviv. From 1991 to 1999, I went every afternoon. I wrote a thesis on Degas and the shift in art from the 19th to the 20th century. It is interesting to note the importance of Degas's personal collection. Degas himself bought Van Gogh, Gauguin, Cézanne. He understood how to appreciate artists, and obviously he bought all the works at a good price," says the art lover, who has become obsessed with the idea of an avant-garde collection. "The work I did then obviously had an influence on me. What interests me is to find artists who are leaders. Today, with a lot of money, anyone can buy paintings by Picasso. But it's not intellectually challenging." His initial analysis of the current creative scene led him to photography, because, as he says, "photography is everywhere": the American Nan Goldin, German artists like Andreas Gursky and others. In 2000, came a new step: he acquired a piece by the Japanese artist Takashi Murakami for \$50,000. "It's interesting, his fusion between a Warhol-like approach and mangas." He admits, however, that "I couldn't resist it. I sold it for \$1 million. But I must say that to my current way of thinking Murakami is almost a classical painter. What interests me is work that's just emerging. I also bought a work by Jeff Koons, five years ago now, but I still haven't received it. Jeff Koons is a good investment." What makes Doron Sebbag stand out as a collector is the way he is quite obviously constantly torn between a strong desire to discover new talents, fuelled by a wish to be ahead of his time, and his enjoyment of financial gains, as practiced by so many in today's market, particularly in the field of contemporary art. The question of whether or not the artist's value is manipulated is one that often comes up when speaking to him. And he constantly questions his own motivations. "Today the market has become superficial. I know that. Money is the yardstick. People don't see beyond whether a work costs \$20 million or not. But I can't get away from that. For the last 20 years I've been dealing with that."

Doron Sebbag doesn't attempt to swim against the current of market fashions. Of the English artist Damien Hirst, well-known for his business sense and self-promoting skills, he says, "It took me a long time to realize that he takes life and turns it into art. If we're talking about work on life and death I know none better, aside perhaps from Jeff Koons." But he finds the financial one-upmanship frustrating: "The art market has become a coliseum of giants. I can no longer buy what I want." And then he goes swiftly through the rest of his collection as if to justify his choices. He mentions the Holland-based South African figurative painter, Marlene Dumas, and shows a watercolor of a woman in a highly intimate pose: "It represents an almost embarrassing situation, but for me it's the *Olympia*¹ of our times." The exhibition in the Tel Aviv

Museum opened with a cage by Mona Hatoum, the artist of Palestinian origin. "When you live in this country you can't ignore the political questions. Mona Hatoum speaks of freedom. Gaza, which was a refugee camp, has become a prison." He also cites an immense photo by the filmmaker Wim Wenders showing Jerusalem seen from the Mount of Olives, and takes some pleasure from the fact that the artist has not only included the historic walls and the famous Golden Dome, which are biblical archetypes, but also, in the foreground, garbage in a sort of public dumping ground. He speaks of the very fashionable German artist Jonathan Meese, born in 1970, by whom he owns a bronze representing Napoleon. "I met him in Berlin. He belongs to the third generation after the Holocaust. He has had the courage to face the subject head-on. Napoleon is the symbol of the greatest conqueror of all times." In Israel Doron Sebbag is a public figure, but he doesn't hesitate to show via his collection the expression of his more personal doubts and interests. "People's reactions? Yes, they might be shocked. But that's life. From Nan Goldin to Marlene Dumas, today's artists deal with subjects that are at the limits of what's acceptable, and that's precisely what makes them interesting." ■

2008

1. A nude painted by Manet in 1863, and that created a scandal at the time.